

GUY JEAN

EN PARTANCE

POÉSIE

ÉDITIONS D'ART LE SABORD

ÉDITEUR: Denis Charland  
DIRECTION LITTÉRAIRE: Denis Simard  
RÉVISION LINGUISTIQUE: Geneviève Désilets  
COUVERTURE  
CONCEPTION GRAPHIQUE: D communication graphique

LES ÉDITIONS D'ART LE SABORD

167, rue Laviolette, C.P. 1925, Trois-Rivières (Québec) Canada, G9A 5M6  
Téléphone: (819) 375-6223      Télécopieur: (819) 375-9359  
www.lesabord.qc.ca      art@lesabord.qc.ca

Distribution au Canada / Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec) Canada, J7H 1N7  
Téléphone: (450) 434-0306      Télécopieur: (450) 434-2627  
prologue@prologue.ca

Distribution en France / D.N.M. (Librairie du Québec à Paris)

30, rue Gay Lussac, Paris, 75005  
Téléphone: 1 43 54 49 02 Télécopieur: 1 43 54 39 15  
direction@librairieduquebec.fr

Dépôt légal 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada  
4<sup>e</sup> trimestre

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

X  
X  
X  
X  
X  
X  
X  
X

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions d'art Le Sabord © Mathieu Croisetière

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)  
pour l'aide apportée à nos programmes de publication.

à ma compagne de voyage  
Violette Lise

J'écoute, interprété par Chick Corea, le concerto pour piano et orchestre  
numéro vingt-trois de Mozart; Satie, joué par le trio Jacques Loussier

et je me dis que la poésie est un art de manchot

je tourne les pages de mon dictionnaire pour savoir le sens ancien des mots  
découvrir le sens inconnu, la nudité au-delà du corps

et j'ose l'écriture

la chorégraphie et la musique de la plume sur le papier réjouissent  
ma main enfante les mots.

• Si je naissais à Prague

j'évitais les concerts baroques dans les bibliothèques aux rosettes et fleurs de plâtre, aux « Vierge et l'enfant » blafardes  
j'évitais les Américaines bavardes, le P'tit Jésus en cire – il appartient à mon imaginaire enfantin, au vocabulaire de mon père : « doux comme les culottes de velours... »

Si je naissais à Prague

je me ferais moine prémontré pour contempler en bas de la colline les toits ocre et verts, les murs crème, les clochers, les tourelles au fer noirci, chapeautés d'une boule dorée, d'un cône aux arêtes vert pistache, les fenêtres circulaires  
je me ferais moine pour fréquenter l'évangélaire de Strahov et autres manuscrits anciens, leurs reliures serties d'émaux et de cristaux de roche  
je consacrerai toute ma vie, anonymement, à calligraphier sur parchemin et relier dans le cuir un texte inutile qu'on admirerait dans mille ans.

Si je naissais à Prague

je me ferais conducteur de tramway pour promener en ville les marionnettes emprisonnées dans des armoires lugubres.

Si je naissais à Prague

je me ferais juif pour chanter le kaddish et ses larmes de paix sur le mur du cimetière  
je me ferais jardinier à Terezin et sifflerais une berceuse aux enfants sous les pierres, réciterais les poèmes de Desnos pour pleurer les syllabes de l'amour déchiré.

Si je naissais à Prague

je me ferais écrivain et boirais chaque soir l'absinthe à la Kaverna Slavia.

Si je naissais à Florence

je serais ange annonciateur, ailes multicolores déployées comme baldaquin, une main sur le cœur, dans l'autre une branche d'olivier, je chanterais *Je vous salue Marie*, mantra de mon enfance, pour lui donner avec élégance et sourire la nouvelle du clin d'œil divin  
je serais ange annonciateur de la fracture du sacré, de la fulgurance de l'inconnu dans les maigres espoirs humains.

Si je naissais à Florence

je serais vierge, traits purs sur un visage rosé, modèle de Fra Angelico figé sur les murs des monastères et dans les désirs des moines  
je craindrais les anges et leur outrecuidance à m'annoncer être lourde d'un dieu né pour tromper la peur de la mort  
je me cacherais derrière les volets d'un triptyque, nue comme les maîtresses des artistes qui après les amours me donnent leur visage et à elles ma vertu.

Si je naissais à Florence

je me ferais peintre du massacre des saints innocents, leurs corps égorgés aux pieds de leurs mères en Irak, à Gaza  
je peindrais sans visage la Vierge, ses seules mains silencieuses se demandant si le sacrifice de son fils...  
j'abandonnerais la ville et ses Vespas pour la campagne où la brise vole aux trattorias les odeurs de pâtes fraîches et d'huile d'olive  
j'y prendrais femme à peindre, fille oubliée de Dieu et l'aimerais au son des cloches de l'angélus.

Si je naissais à Chartres

je serais gargouille fauve et lancerais trombes de pluie baptismale sur les regards tantôt niais, tantôt fantasses, en rappel à la révérence due aux rapaces, divinités célestes

je serais gargouille sexe béant et obscène et brûlerais d'urine les regards hypocrites, tordus d'envie, pour clamer la sainteté des corps en rut

je serais gargouille sirène aux seins rondelets et lèvres entr'ouvertes sur un chant de mer, j'inviterais à choisir entre l'étreinte de mes bras meurtriers et le baiser miraculeux sur ma bouche gluante.

Si je naissais à Chartres

je serais vitrail de cathédrale offert au soleil pour enfanter les couleurs des mystères de l'amour

je serais ostensorio tout en or, serti d'aigues-marines, évacué de la métaphore divine, pour briller de l'idolâtrie des orants.

Si je naissais à Chartres

je me ferais gisant de sarcophage pour protéger dans le marbre les secrets, les amours, les prières des saints, des reines.

Si je naissais à Chartres

je ne pourrais vivre au présent.

Si je naissais à Nice

j'ouvrerais stand de frites et fromages, frites et reblochon, frites maison chaque jour plus fermes, croustillantes comme tempura, fromages dorlotés, coulants j'ouvrerais mes mains aux gestes minutieux de délices.

Si je naissais à Nice

je me ferais baigneuse seins luisants au soleil feignant l'indifférence aux regards qui à leur tour feignent de regarder la mer

je me ferais maître d'orgue de Barbarie, manivelle à la main, à chaque tour la danse du chimpanzé, les yeux kaléidoscopes des enfants.

Si je naissais à Nice

je me ferais ermite au faite des plus hautes montagnes de Provence pour dévier les avions supersoniques de la course des anges.

Si je naissais à Nice

je me ferais rentier attablé avec les amis à l'ombre d'un caroubier  
je jaserai des coquillages qu'apporte la mer, de l'odeur des pins d'Alep, de l'état des caroubes, des femmes trop vite parties  
je boirai avec eux un vin des côtes, sans charabia, plaisir muet, celui qu'on apprend en amour pour ne pas dérober les cris de l'amante  
je rentrerais à pas incertains, entre sirocco et vin, séduire ma solitude jusqu'à l'orgasme blasphémé et le sommeil en miettes

et après, je me ferais mort.

... on est comme la figue peinte sur le mur  
et l'on se mord le dos de la main.  
(Attar)

Si je naissais au Nord

je serais morse  
(on disait *walrus*, jamais l'inuktitut *aivik*)  
sur mes défenses d'ivoire, je sculpterais l'histoire de mes chasses  
sur les glaces, j'inscrirais les secrets des eaux profondes  
sur les navires perdus, les ravages des esprits en déroute  
dans la fourrure blanche des ours affamés, la poudrierie du sang

je retournerais aux échoueries anciennes qui mènent aux rêves des enfants  
et, à la fin, n'attendrais pas sur la banquise la peste mort boréale  
gibier en pleine mer, je m'offrirais aux chasseurs qui m'appellent de leur prière.

Si je naissais au Nord

je voudrais être chaman, *angogoq*  
et fredonner aux esprits des mots secrets pour qu'ils couvrent d'yeux mon  
corps  
voler bras ouverts comme les oiseaux, visiter la lune, ouvrir la porte de  
l'étoile Polaire, voir les jardins de l'éternel été  
chanter les poèmes des animaux  
rapporter du fond des mers les songes des ancêtres

je voudrais être chaman - mais  
ne pourrais soutenir la vision de mon squelette démembré  
subir la torture des démons et mériter de voir les yeux fermés.

Le poète iranien récite  
je ne connais pas les mots  
farsi langue étrangère

sa voix, ses yeux  
une langue sans mots à comprendre

une intonation :  
émotion furtive comme deux yeux accrochés par un faisceau de lumière la nuit  
- peu importe l'animal le regard crie

un geste de la main :  
une vieille femme édentée offre ses maigres produits

un geste du bras :  
une calligraphie persane prie sur les murs


un sourire espiègle :  
les coquetteries et l'insoumise danse piaffent sous les robes sévères  
au souk, les odeurs des épices éclatent de couleurs

un voile d'eau dans le regard :  
les guerres saintes ont déserté leurs dieux  
les mines guettent dans le désert

poésie funambule

silence

nous nous embrassons  
nous savons la rencontre  
là où l'écriture a souffle humain.



Statue de basalte, chapeau en cheminée, longue barbe  
crevé d'une pupille noire, œil blanc, démesurément  
le regard immobile traverse au laser nos pensées volatiles

regard souverain sur ses sujets

ces yeux grands ouverts, plusieurs fois millénaires  
ne peuvent ni le regard humble des vieillards druzes  
ni le regard dispersé des touristes « un pays en cinq jours »  
ni le regard intérieur d'al-Hallaj habité par Allah et qui s'exclame : « je suis  
devenu celui que j'aime » – mystique scandale.

Basalte noir  
les grandes orgues volcaniques chantent les rois de Mari

et à Damas  
nous mangeons pour la première fois les amandes vertes du printemps.

Mes pieds dansent  
pas feutrés sur le parvis de quartz d'une ville morte

Mes pieds dansent  
l'écriture première et les musiques d'Ougarit  
l'énerverment des chameaux sous la chaleur assassine  
les jeux poétiques des Bédouins.

Je joue à tout, à rien  
à retenir mon souffle  
comme vertige dans les hauteurs d'un pont  
comme faiblesse sous la morsure d'une flamme.

J'écoute  
l'intérieur du jour  
et les pas de ma danse dans l'inconnu.

Mots calligraphiés sur les murs omeyyades

le nom d'Allah apparaît aux yeux ravis  
pure lame de rasoir

cris guerriers qui portent  
une épée aveugle

palabres de princes virevoltent  
attendent le vent pour reprendre corps.

Dans la vieille ville

les enfants entassent au fond des ruelles  
jeux de guerre et d'innocence

le miniaturiste plonge son pinceau dans l'océan  
rassemble les poissons en un poumon multicolore  
respire des profondeurs du silence qui dit la lumière céleste

les femmes de leurs pleurs lavent les confidences de nuit  
au matin déposent la rosée  
sur un voile qu'elles hissent dans les cours anciennes

les marchands servent le thé et le sucre qu'on met sous la langue  
parlent des temps durs, des orangers sûrs en fleurs

les voitures ralentissent, s'écartent  
billets et monnaie recouvrent une flaque de sang

les dieux perses sont assouvis.

Sous le dôme doré du mausolée de Hafez  
j'ai mis un genou à terre et  
touché du doigt la tombe  
récité ses poèmes  
pleuré  
comme eux qui confient à Hafez  
leurs peines, questions, actions de grâce et  
ouvrent le divan  
reçoivent l'offrande du poète.

J'ai pleuré à Shiraz, sur la tombe d'Hafez  
à la vue des roses rouges  
comme le sang des poètes assassinés :  
Molehtari, Pouyandeh, Sharif

j'ai maudit les clercs, les mullahs, la religion  
qui des larmes font des drapeaux de guerre  
– mes démons dansent avec les leurs

j'ai dit les mots de Hafez :  
*Mon cœur, viens-t'en, nous nous réfugierons en Dieu,  
loin de ce qui fait manche courte et bras long.*



Il cogne aux barreaux de sa prison  
bruit de cuiller dans la gamelle  
craquement muet de l'esprit fracturé.

Ici on ne peut faire affront aux visages qui s'imposent au paysage  
laissent leurs rides aux façades des montagnes  
fatiguent la terre.

Ici l'index crochi des prêtres bénit et menace de malédiction  
la rivière mère du peuple coule maigrement  
(*Zayandeh roud*).

En ces mauvais jours  
qui retiendra les élans suicidaires  
de son corps?

Les enfants qui en révolte prendront le pays  
et chanteront chants de liberté  
construiront-ils au noir de nouvelles prisons?

Un monastère isolé sur une île  
à l'intérieur du puits les ténèbres  
là où le grincement du treuil marquait les prières  
*ad gloriam Dei*  
là où bouillonnait le Malin qui dévore chairs et esprit  
se noyaient les princes en disgrâce  
s'initiaient à la mort les princesses frivoles

là où le travail inaudible de la mer dans la pierre  
a patience séculaire

à Lerins au fond du Moyen Âge  
une noirceur muette et l'éclat rouge  
d'une canette de coca-cola.